

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°25 – février / mars 2010

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages
Novalis et l'initiation



Novalis (1772-1801)

Thème allemand

Connaissez-vous la Fleur bleue ? Aucun mortel n'a vu de ses yeux son calice merveilleux, et pourtant elle répand à travers le monde entier son parfum subtil. Nous respirons parfois ce parfum pendant les nuits d'été, quand nous entendons le chant du rossignol, qui est une plainte et un sanglot. Il a aussi enivré de tous temps ces hommes un peu fous qu'on appelle des poètes et à qui un dieu a donné de dire en vers mélodieux le mal dont souffrait leur cœur. Le poète romantique allemand Novalis était une de ces créatures délicatement organisées. Dès son enfance il a aspiré le parfum de cette Fleur bleue qu'il a chantée plus tard en prose et en vers. Pendant toute sa vie il a porté à travers le monde un cœur altéré et languissant et il est mort, à peine âgé de trente ans, de cette maladie romantique à laquelle il semble qu'il n'y ait d'autre remède que la mort.

Bulletin de la Faculté de Strasbourg, 1922

DOCUMENT BIOGRAPHIQUE

21 juillet 1799

Le 21 juillet 1799, Novalis déjeune chez Goethe à Weimar en compagnie de Tieck et d'A.W. Schlegel.

GOETHE A SCHILLER

Weimar, le 24 juillet 1799.

Maintenant je puis espérer d'aller bientôt vous voir ; samedi ou dimanche, je partirai. J'ai vu deux fois madame de la Roche, d'abord à Teifurth, puis à Osmanstedt, et je l'ai trouvée telle qu'elle était il y a vingt ans ; c'est une nature nivellante. Relevant le vulgaire, et ravalant ce qui est bon et distingué, elle accommode le tout à sa façon, et vous invite à vous en régaler à votre aise. Sa conversation, au reste, n'est pas toujours sans intérêt.

Tieck a dîné chez moi avec Hardenberg et [A.W.] Schlegel, il m'a paru très-supportable. Il a parlé peu, mais bien, il a généralement plû ici.

J'espère n'avoir plus besoin de vous écrire, et me fais une vraie fête de vous voir incessamment, vous et votre chère femme.

GOETHE¹.

DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TÉMOIGNAGES

« Les arbres et les paysages de Lessing ont toujours un cachet rêveur qui rappelle les descriptions rêveuses de Novalis... »².



Carl Friedrich Lessing, Düsseldorf, 31 mars 1836

¹ *Correspondance entre Goethe et Schiller*, Paris, 1883, pp. 114-115.

² Nicolas Martin, cf. *Lettre Novalis*, n°20.

Novalis

Schriften

FRAGMENTS

(1798)

Fragments de Novalis écrits en français

38.

355. Tout est Vanité – *ist der empirische Idealism*. C'est la Philosophie des Esprits forts, des Gens du Monde, le Précipitat d'une Vie vague et variée au possible. Tous les Vieillards, surtout, qui ont bien joui de leur Vie, prêchent ce système. Le jeune homme vigoureux l'entend et va préférer une Vanité gaie à une Vanité triste. Une Vérité triste n'est aussi qu'une Vanité, qui a perdu son teint frais et coloré, ses lèvres vermeilles, et la marche légère. Laideur de la Vieillesse est-ce qu'elle est donc plus réelle, que la beauté du premier Age – parce qu'elle est la dernière ? C'est donc le dernier, qui a toujours Raison ?

47.

364. *La Mémoire ne se comporte pas bien avec la sensibilité – comme avec le jugement – ce qui devient clair par le fait, qu'une grande douleur l'affaiblit.* (Du Prince de Ligne.)

70.

387. On dédaigne la Boue – pourquoi ? Ne sommes-nous pas de la boue parvenus ? Partout de la boue, rien que de la boue, et on s'étonne, que la boue n'a pas changé de Nature.

71.

388. S'il faut que Dieu nous aime, et que Dieu est tout, il faut bien aussi, que nous soyons rien.

72.

389. Une forte quantité d'opinions est fondée sur le principe que nous sommes rien. Les Meilleurs ajoutent, que nous sommes pourtant susceptibles d'une certaine Espèce de Valeur absolue – en nous reconnaissant pour rien, et en croyant à l'amour de Dieu.

74.

391. L'homme en Général est un Alcibiade : A Force d'Amabilité il est partout l'enfant flatteur de la Nature. Par Complaisance envers elle il est Nègre et Esquimau, Européen et Tatare, Jaméo et Grec selon l'usage du pays.

Édition Paul Klückhohn, Leipzig, 1929.



A t h e n a e u m .

L'ouvrage de M. Schlagdenhauffen, maître de conférences à la Faculté des Lettres de Strasbourg, se recommande par le soin philologique qui a été apporté à sa confection, par l'exactitude et la correction de sa bibliographie, par la commodité de son index alphabétique, mais aussi analytique pour toutes les rubriques importantes (*Athenaeum*, F. Schlegel, A. W. Schlegel, Goethe, Fichte, Nicolai, Schelling, etc.). Il poursuit, à trente ans de distance, l'étude de M. J. Rouge sur *Frédéric Schlegel et la genèse du romantisme allemand*. Il bénéficie donc des travaux qui ont paru dans l'intervalle, notamment des publications de lettres, particulièrement importantes, et de toutes les études récentes sur le premier romantisme et sur l'*Athenaeum*. C'est un nouveau morceau de la biographie de Friedrich Schlegel qui se dégage [...].

Était-il vraiment nécessaire de consacrer plus de 400 pages in-8° à une revue importante, il est vrai, qui est arrivée au chiffre de six fascicules en trois ans ? Sans doute, il n'y a pas que la revue. Il y a le groupe dont elle est l'organe et dont elle suit les migrations : Berlin, Dresde et Iéna. Et ce groupe abonde en figures, originales et vivantes : les frères Schlegel, Caroline et Dorothea, Schelling, Novalis, Schleiermacher. Il fallait les faire revivre dans leurs relations réciproques, dans cette forme de sociabilité, si particulière qui a peut-être été l'essence du premier romantisme : la collaboration amicale et fraternelle, la *symphilosophie*, la *sympoésie*. Le livre s'y efforce, tout en analysant avec minutie tous les articles de tous les fascicules de la revue. A voir les choses d'ensemble et de haut, on aperçoit alors un certain déplacement du centre d'intérêt, une certaine atténuation des méthodes.

L'*Athenaeum* berlinois est militant, critique, agressif. Il exécute Klopstock, Lafontaine, même Tieck. Il édifie les théories fameuses du *Witz*, de l'ironie, du fragment. Il définit la nouvelle poésie romantique, vitaliste, évolutive, anti-rationaliste, vouée à un progrès infini : *eine progressive Universal poësie*. L'*Athenaeum* de Dresde porte la marque de cette ville artiste et musicienne. Il témoigne de curiosités nouvelles du côté des arts plastiques. On y voit s'ébaucher un mysticisme vague encore qui est celui de la « sympathie universelle » mais aussi le mysticisme charnel de *Lucinde*. L'*Athenaeum* d'Iéna accentue cette évolution mystique et donne l'hospitalité de ses pages aux *Hymnes à la Nuit* de Novalis. Pour avoir publié les *Fragments* et les *Hymnes* de Novalis, les *Fragments* et les *Dialogues* de Friedrich et d'A. W. Schlegel, l'*Athenaeum* demeure un événement marquant de l'histoire littéraire et le type même de la revue de cénacle. Sa position critique contre le vieux rationalisme et son représentant Nicolai, contre Schiller (mais en sourdine), entre Goethe et Fichte, entre Fichte et Schelling, vaut d'être étudiée et analysée de près, comme c'est ici le cas [...].

Geneviève Bianquis.



NOVALIS et la philosophie romantique de la vie

Personne n'a affirmé avec plus d'insistance la valeur exclusive des buts extrêmes que ce jeune homme doux, prédestiné à la mort. Personne n'a été plus menacé par tous les dangers de la conception romantique de la vie – et néanmoins il est le seul de tous ces grands théoriciens de l'art de vivre qui ait pu arriver à une vie harmonieusement organisée. Tous les autres ont été pris de vertige devant leur propre abîme qu'ils voyaient toujours ouvert devant eux, même au moment de la réussite la plus brillante, et chacun d'entre eux s'y est précipité ; lui seul a réussi à arracher au danger toujours immanent des forces capables d'élever et de renforcer la vie. Et si la menace qui pesait sur lui était plus brutale, plus physique que pour les autres, il a réussi néanmoins à y puiser la plus extraordinaire énergie vitale. Peut-être précisément à cause de cela.

Car cette menace était la mort. Sa propre mort et celle de l'être qui était le plus proche de son âme. Le projet de sa vie ne pouvait être qu'accorder de manière valable ces morts à la poésie qui devait constituer sa vie ; insérer harmonieusement sa vie entre elles

comme une donnée immuable. Vivre de manière telle que la mort vienne seulement au moment nécessaire et interrompe seulement des choses dont la beauté et la loi internes exigent qu'elles restent éternellement fragmentaires ; survivre à la mort de celle qu'il aimait profondément, mais de manière telle que la mélodie de la douleur ne se taise jamais entièrement, qu'une nouvelle époque commence avec cette mort, que sa propre mort inévitable reste dans un rapport profond avec celle de la femme aimée et que la brève vie entre les deux morts devienne néanmoins riche et pleine d'intensité.

C'est en lui que les tendances du romantisme sont allées jusqu'à leurs dernières limites, et qu'elles ont toujours nié de manière consciente et décidée la tragédie comme forme de la vie (seulement comme forme de la vie et non pas comme forme de la littérature); leur aspiration la plus haute était d'éliminer partout la tragédie, de dissoudre de manière non tragique toutes les situations tragiques. La vie de Novalis est là aussi la plus romantique ; la destinée l'a placé à un endroit où tout autre n'aurait pu trouver que souffrance ou extase tragiques ; mais tout ce que ses mains touchaient se transformait en or et rien ne pouvait l'approcher sans lui apporter un enrichissement. Son regard rencontrait toujours les douleurs les plus profondes, il devait se précipiter toujours dans l'abîme du désespoir le plus atroce, mais lui, il souriait et était heureux.

Le jeune Friedrich Schlegel a noté leur premier entretien ; ils avaient tous deux vingt ans. Novalis défendit son opinion avec une passion sauvage. « Il n'y a rien de mauvais dans le monde – tout approche de nouveau de l'âge d'or. » De nombreuses années plus tard, à la fin de sa vie, le héros de son unique roman a trouvé une formule définitive pour ce sentiment : « Destin et état d'âme ne sont que des termes qui désignent une seule et même chose. »

Plus d'une fois la destinée l'a frappé de manière destructrice et impitoyable. Il lui donna tout et devint plus riche qu'auparavant. Après une jeunesse désorientée, il semblait qu'une petite fille pouvait être l'accomplissement de toutes ses aspirations ; elle mourut, et il ne lui resta rien d'autre que la foi que lui aussi allait la suivre bientôt dans la mort. Il ne pensait pas au suicide ni au fait que la souffrance pourrait le détruire ; il avait la certitude inébranlable de pouvoir et de devoir s'adonner tranquillement et joyeusement à la vie telle qu'elle s'offrait à lui et que néanmoins il ne vivrait pas longtemps. Car il voulait mourir et cette volonté était assez forte pour faire venir la mort.

Mais la vie survint et voulut le lui refuser. Elle lui montra des poèmes non encore écrits, brillants, s'envolant dans le lointain, des

chemins éclairés qui permettaient de dépasser le grand Goethe. Elle étala devant lui les innombrables miracles des nouvelles sciences, leurs perspectives vers l'infini, leurs possibilités de créer des univers nouveaux. Elle ramena dans l'univers des actes, et il dut constater qu'il n'y avait pour lui rien de sec et de stérile, que dans sa proximité tout devenait harmonie et que même son métier de fonctionnaire se transformait en chant de victoire. Mais lui, il voulait néanmoins mourir.

Mais la vie le lui refusa. Elle ne lui accordait même pas la seule chose qu'il implorait de la destinée, la fidélité. A la place, elle lui offrit un nouveau bonheur, un nouvel amour : celui d'un être plus élevé que n'avait été l'autre, l'unique ; mais lui, il ne voulait pas l'accepter. Il ne voulait que rester fidèle ; à la fin il ne put quand même résister ; il revint à nouveau à la vie, lui qui ne voulait que mourir ; l'éternel prophète de la croyance que rien n'est impossible à l'homme, qui n'avait voulu qu'une seule chose réellement – mais qui précisément sur ce point avait fait le contraire de ce qu'il avait voulu. Et néanmoins rien ne se brisa en lui lorsque toute la construction de sa vie fut détruite – gai et décidé, il s'approcha de son bonheur avec la même décision et le même bonheur avec lesquels il était auparavant prêt à mourir.

Mais lorsqu'il tendit enfin ses mains vers la vie, lorsqu'il dépassa l'adoration de la mort, le sauveur jadis vainement espéré apparut. Et ce qui peu de temps auparavant aurait été le couronnement de sa vie, la mort le frappa comme une dissonance. Mais comment pouvait-il encore mourir maintenant ? Ses amis ne croyaient pas que la mort avait été réellement si proche et étaient convaincus qu'il n'avait pas soupçonné cette proximité. Mais lui établit pour cette mort un nouveau programme de vie ; il évita soigneusement tout ce qu'un malade ne peut réaliser entièrement et intensément et vécut uniquement pour ce qui pouvait être favorisé par la maladie. Un jour, il écrivit : « Les maladies sont certainement une chose très importante pour l'humanité... nous ne connaissons que de manière très imparfaite l'art de les utiliser. » Et lorsque, peu de mois avant sa mort, il fit à son ami Tieck un rapport sur sa vie, il écrit : « ... de sorte que c'était une époque trouble. J'étais le plus souvent joyeux ». Et Friedrich Schlegel, qui était près de lui jusqu'au dernier instant, parle de « joie indescriptible » lorsqu'il raconte sa fin.

1907.

Georg Lukacs

James Thomson B.V.³

Les théories critiques du siècle dernier nous ont appris qu'un écrivain dépend toujours, dans une plus au moins large mesure, du milieu dans lequel il vit. Thomson, encore qu'il fasse dans la littérature anglaise figure de précurseur, n'échappa pas à l'influence du *Zeitgeist* ; il vécut dans cette atmosphère de doute et de scepticisme qui commençait déjà vers 1860 à pénétrer les esprits au milieu de la prospérité matérielle de l'Angleterre victorienne. Mais Thomson lisait en outre beaucoup ; peut-être certains des auteurs qu'il étudiait à cette époque décisive où il formait sa conception du monde ont-ils exercé une influence plus précise sur notre pessimiste ?

Il est en tout cas nécessaire de poser cette question des influences littéraires à propos de Thomson, car les critiques anglais lui ont plus d'une fois reproché ce qu'ils appellent sa « réceptivité ». Il est vrai que la lecture de ses œuvres nous fait souvent penser à tel ou tel poète anglais ou étranger, que l'auteur paraît imiter. L'influence de Shelley domine, par exemple, dans les poèmes de jeunesse ; mais on y rencontre aussi des réminiscences de Keats, de Browning, de M. Arnold, de Fitzgerald, voire de Tennyson. Les œuvres de la maturité de Thomson évoquent même encore des noms tels que ceux de Dante et de Quincey. Mais ces réminiscences ou ces emprunts tout extérieurs importent peu. Il n'est guère que quatre poètes dont l'influence sur Thomson peut avoir été vraiment profonde. Ce sont Novalis, Shelley, Heine et Léopardi.

³ [Poète écossais, James Thomson (1834-1882) inscrit le nom de Novalis (sous la forme de l'anagramme Vanolis) dans les initiales B.V. qu'il prit pour se distinguer de son homonyme (James Thomson, 1700-1748). En 1874, il publia son œuvre majeure : *La Cité de la Terrible nuit* (*The City of Dreaful Nigh*).]

C'est vers 1857-1858 que Thomson se prit d'admiration pour cette étrange et attachante figure du romantisme allemand qu'est Friedrich von Hardenberg, plus connu sous son pseudonyme de Novalis. Le jeune poète était alors en Irlande, cantonné avec son régiment au camp de Currahg. C'est là qu'avec un ami, James Potterson, il apprit l'allemand en 1857. Il se plongea peu après dans la lecture de Novalis, pour qui son admiration fut sans doute vite de l'enthousiasme. Dès le mois de février 1858, en effet, nous le voyons signer un court poème satirique paru dans le *London Investigator* du nom de Bysshe Vanolis, dont la seconde partie est évidemment un anagramme de Novalis. Les initiales B. V. devaient dès lors rester le pseudonyme du poète⁴.

Ce qui attira Thomson vers Novalis, c'est fort probablement l'analogie frappante qu'il trouvait entre la destinée du poète allemand et la sienne. Le jeune Hardenberg était en effet âgé de vingt-deux ans quand il rencontra au château de Grüningen Sophie von Kuhn, jeune fille de douze ans. Il conçut aussitôt pour elle une violente passion, où l'élément d'illusion entraînait pour une bien plus grande part encore que chez Thomson. Quelques mois après, Sophie tombait dangereusement malade. La fillette que spiritualise dès lors, pour ainsi dire, l'approche de la mort devient pour Novalis une créature immatérielle, qui va fuir loin de la terre et de notre monde grossier. Il se persuade que sa perte le privera de tout ce qui rend la vie digne d'être vécue. Quand elle meurt, le 19 mars 1797, Novalis passe par une terrible crise de souffrance et de désespoir qui lui inspire, avec de belles pages de son journal, ses *Hymnes à la Nuit*. A vrai dire, la douleur de Hardenberg, si elle fut très vive, ne fut pas de longue durée. Elle ne brisa pas irrémédiablement son existence entière. Ce mystique était aussi un sensuel par tempérament, un nouvel amour, beaucoup plus prosaïque et beaucoup plus terrestre, pour Julie von Charpentier, le rendit bientôt infidèle à la mémoire de Sophie. Mais de telles imperfections échappaient à l'admiration de Thomson. Novalis était pour lui, comme pour Tieck et les romantiques allemands, un jeune poète d'un éclatant génie, un demi-dieu emporté à la fleur de l'Age par un amour trop ardent pour celle que la mort lui avait ravie ; dans le récit de sa vie, il croyait retrouver une image de sa propre existence brisée par la mort de Matilda.

Mais, si l'on écarte cette affinité sentimentale, il ne semble pas qu'on puisse trouver entre Hardenberg et Thomson la marque de tendances intellectuelles communes. Thomson avait étudié Novalis

⁴ [L'autre initiale B. pour Bysshe désigne le poète anglais Percy Bysshe Shelley que Thomson admirait autant que Novalis.]

avec soin, il avait même traduit en anglais les *Hymnes à la Nuit*. Mais il n'y a pas à notre connaissance un seul passage de son œuvre qui révèle une influence directe du poète allemand.

Novalis est avant tout un optimiste, un idéaliste, et même un mystique. Quand la mort lui enleva la jeune fille qui était l'objet de toutes ses espérances ; quand, quelques mois plus tard, il apprit que son frère venait de mourir et que sa santé à lui était minée par un mal qui ne pardonne pas, il refusa toujours de désespérer. Sa vie était brisée ; était-ce une raison pour déclarer que l'existence en général était mauvaise ? Jamais sa foi religieuse ne fut ébranlée. Les *Hymnes à la Nuit* sont peut-être le produit d'une sensibilité morbide et malade ; ils sont en tous cas des hymnes d'espoir et de foi. Si le poète aspire après la nuit et la mort, c'est qu'il désire se rapprocher de sa bien-aimée et de Dieu, goûter l'amour divin et l'amour humain que la doctrine mystique de Novalis ne sépare pas. Ses poèmes, ses fragments philosophiques, son roman *Heinrich von Ofterdingen* sont tous l'expression de cet idéalisme ardent pour lequel tout est essentiellement bon ; le mal n'est jamais absolu, et, quand il existe, il n'est que passager. Il est clair que la pensée de Thomson doit peu à cet optimisme. *La Cité de la Nuit tragique* garde peut-être la trace de cet élément de nuit et de ténèbres qui avait frappé l'imagination de Thomson dans les hymnes du poète allemand ; mais son pessimisme ne peut s'expliquer par une telle influence.

Henri Peyre



NOVALIS et l'initiation

Transfiguration

De l'œuvre du poète romantique allemand, retenons trois termes – La lumière – la Nuit – l'Éther. Ils nous renseignent très exactement sur la voie initiatique de Novalis : La lumière, ou le monde de la lumière, correspond à l'Occident, à notre monde terrestre, la Nuit à la Terre céleste, au Monde *intermédiaire*, l'Éther, enfin, au Monde céleste, et, au-delà des mondes, au Monde supracéleste.

Des *Hymnes à la Nuit* à *Henri d'Ofterdingen*, il est aisé de suivre les différentes étapes de son initiation, depuis son bref cheminement sous le « ciel de la Nuit » jusqu'à son ascension à travers l'Éther.

Il y a tout d'abord ce monde terrestre où nous vivons et où nous mourons qui est notre « exil » et qui est réellement un monde « occidental » par rapport à un orient qui est l'orient métaphysique. C'est ce monde-là qu'il faut quitter lorsque nous recevons l'Appel à nous mettre en marche en direction de l'Orient. Commence alors un pèlerinage, une sorte de quête nostalgique de ce monde « oriental » qui nous est familier en quelque sorte, parce que nous y avons vécu, parce que *nous en sommes issus*. De ce pèlerinage vers l'Orient, Novalis nous dit ce qu'il fut pour lui-même, d'après sa propre expérience après la mort de sa bien-aimée, Sophie von Kühn : « Lointain et harassant fut mon pèlerinage au Saint-Tombeau, et pesante, la Croix » (*Hymnes à la Nuit*, IV). Cependant, réalisant cette expérience, il pourra affirmer aussi : « Je le sais à présent, quand se fera le dernier matin : – lorsque la Nuit et l'Amour ne seront plus effarouchés par la lumière » (*Idem*).

Il est question, ensuite, d'une ascension « vers le Haut », selon le mot de Goethe, en direction de l'Orient *supérieur* qui est l'horizon de l'âme parvenue à son propre orient, au premier terme de son itinéraire initiatique. C'est ce qu'exprime Novalis, quand il annonce, à propos d'*Henri d'Ofterdingen* : « Il faut voir dans mon roman l'antipathie envers la lumière et l'ombre, la nostalgie de l'Éther clair, chaud et pénétrant » (18 juin 1800). L'Éther désigne ainsi les Mondes céleste et supracéleste, les Orient *supérieurs*, à l'orient du Monde de l'Âme, tout de même que « le ciel de la Nuit et sa lumière, la Bien-aimée » désigne le Monde *intermédiaire*, qui est lui-même le Monde de l'Âme (ou le ciel de la Nuit). Ayant traversé ce Monde, *notre* Novalis ne cessera de s'élever à travers l'Éther.

Ce qui paraît exemplaire dans l'expérimentation de Novalis (mais qui est commun à toute expérience d'ordre métaphysique), c'est que le monde terrestre qu'il est contraint d'habiter s'en trouve *transfiguré*. En « revenant » dans ce monde, il accomplit finalement une descente, équivalente à son ascension à travers l'Éther. Or, s'il en est ainsi, c'est que les Âmes célestes *aussi* sont descendues du monde des Intelligences pour peupler le monde des âmes. Il dira lui-même : « Un homme qui devient esprit, c'est en même temps un esprit qui devient corps. Cette sorte supérieure de mort, si j'ose m'exprimer ainsi, n'a rien à voir ni à faire avec la mort ordinaire : ce sera quelque chose que nous pouvons appeler *transfiguration* » (frag. 65 des *Études de Freiberg*).

NOVALIS 2008
Réception de Novalis en France

NOUVEAU CATALOGUE

Volume 1 – Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1^{er} novembre 1900.

« Dans son livre *De l'Allemagne*, – qu'il paraît avoir écrit surtout pour déprécier, aux yeux du lecteur français, les poètes allemands ses confrères, – Henri Heine consacre à Novalis un petit chapitre dont on a vanté souvent la piquante et gracieuse ironie. Après avoir dit que « le véritable nom de ce poète était Hardenberg, » et après avoir donné sur sa vie et son œuvre quelques renseignements [*sic*], pour la plupart inexacts, il raconte qu'il a connu autrefois une jeune Allemande qui admirait Novalis... »

Volume 2 – Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.

« Souvent nous avons promis à nos lecteurs de leur révéler en détail ce qu'il y a de catholique dans cette vaste littérature d'outre-Rhin, mine immense où peuvent creuser à leur gré toutes les croyances, toutes les imaginations, toutes les fantaisies de l'homme, sûres d'y trouver à chaque pas d'inépuisables richesses et des merveilles sans cesse renaissantes... »

Volume 3 – Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, tome XVI, 1895.

« Il faudrait refaire l'histoire des théories littéraires des dix dernières années pour comprendre le prestige exercé sur quelques esprits de ce temps par le poète allemand connu sous le nom de Novalis. »

Volume 4 – Eugène Lerminier, *Extrait d'au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.

« A ceux qui doutent encore que la philosophie et la science des idées puissent élever dans l'âme des émotions tragiques et décider de la vie, il faut montrer Novalis. »

Volume 5 – « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.

« Novalis est pour les Allemands un nom si pieusement, si tendrement aimé, la grave Allemagne l'a traité avec une affection si paternelle, qu'on a recueilli sur sa vie les moindres détails. »

Volume 6 – [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.

« Frédéric de Hardenberg est un des auteurs les plus originaux que l'Allemagne ait produits ; il mourut cependant trop jeune pour que son génie poétique pût se développer dans toute sa vigueur et dans toute son originalité. Les ouvrages qu'il a laissés ne sont pour la plupart que des fragmens [*sic*]. C'est peut-être ce qui explique pourquoi cet écrivain est si peu connu en France, quoiqu'il réunisse au plus haut degré ce qui caractérise les grands poètes de la Germanie moderne... »

Volume 7 – Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.

« NOVALIS. L'histoire de la philosophie allemande présente, à la fin du XVIIIe siècle, un écrivain enthousiaste, un penseur subtil et charmant, qui occupe, au-dessous des métaphysiciens illustres, une place à part... »

Volume 8 – Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.

« Le romantique d'outre-Rhin naquit comme verdit le sol sous une pluie printanière. Pluie d'avril qui fait s'ouvrir les premiers bourgeons aux arbres, éclore marguerites et violettes dans les prés. Ses œuvres sont comme des lilas en fleur, elles vous montent doucement à la tête, en songes et en rêveries. Un souffle d'enthousiasme, de jeunesse et de confiance anime les écrits de ces jeunes dieux qui s'en vont, étonnés, ravis de leur propre existence, suivant leurs visions et respirant le parfum de leur propre cœur, dont ils font leurs délices. »

Volume 9 – [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832.

« Les parens [*sic*] couchés dormaient encore, l'horloge sonnait l'heure avec un bruit uniforme, les fenêtres cliquetaient et le vent sifflait au-dehors, la chambre s'obscurcissait tout à tour et s'éclaircissait par les rayons de la lune. »

Volume 10 – Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.

« Ce n'est pas sans un sentiment de crainte et de vénération que j'entreprends d'écrire cette biographie. Novalis est pour moi comme une de ces saintes reliques placées au fond d'un sanctuaire. Si on les regarde de loin, on ne les connaît pas ; si on y touche d'une main trop hardie, on les profane. Car voyez cette âme vierge et profonde de poète qui se referme avant que d'être assez mûre ; ces œuvres de génie qui s'interrompent brusquement dans le moule où elles étaient jetées ; cette vie qui tombe encore chargée de fleurs ; cette voix pleine de vie et de religion qui ne rend plus qu'un son douloureux et devient muette : tout cela ne mérite-t-il pas grand respect et grande pitié ?

Aucun poète n'a pénétré plus avant dans les mystères de la vie intérieure que Novalis. »

Volume 11 – Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847.

« Ce poète n'a pas manqué à la gloire naissante du métaphysicien. Subtil et ferme tout ensemble, mystique et audacieux, image assez fidèle, en un mot, de la doctrine du maître, l'écrivain dont je parle ne peut être oublié désormais dans l'histoire de la philosophie allemande. Parmi les noms déjà célèbres qui sont comme le cortège de M. de Schelling, le premier en date et l'un des plus brillants est le nom charmant de Novalis. »

Volume 12 – Louis Angé, « Vers l'aurore d'une fraternité intellectuelle des Nations, la « mission » du poète Novalis », *La Nouvelle Revue*, Paris, 1924.

« Connaissez-vous plus étrange, plus attirante, plus passionnante figure que celle du douloureux jeune homme qui, n'ayant pas encore vingt-neuf ans, s'éteignait, un matin du printemps 1801, sous le ciel brouillé de la Saxe, après avoir porté, sur la fragilité de son front d'ivoire, toutes les souffrances et toutes les extases inhérentes à l'enfantement d'un monde nouveau ? »

Volume 13 – Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908.

« Novalis (1772-1801), pseudonyme littéraire de Friedrich von Hardenberg, est peut-être, à côté de Tieck et de Schlegel, le représentant le plus parfait du romantisme germanique. »

Volume 14 – Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.

« Comme Tieck ou Frédéric Schlegel, Novalis appartient surtout à l'histoire de la littérature ; c'est une âme essentiellement poétique et son œuvre, interrompue si brusquement, le montre avant tout poète. La première romantique a été une école littéraire ; mais elle a aussi prétendu faire la poétique et même la métaphysique de son œuvre artistique ; elle se rattache à Fichte autant qu'à Goethe ; elle rêve d'une conciliation définitive entre l'art et la philosophie. »

Volume 15 – Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904.

« Rares sont les historiens de la littérature qui conservent l'intégrité de leur sens critique devant l'univers changeant et féérique qui se déploie dans l'œuvre du magicien Novalis. »

Volume 16 – Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836.

« A l'âge où les écrivains commencent d'ordinaire leur carrière, Novalis finissait la sienne. Le torrent et le tourbillon de ses pensées l'avaient brisé ; il disparut, jetant sur l'abîme du temps quelques fragments et quelques pages. – Poète au cœur pur, que tes pages nous sont précieuses ! que tes chants nous sont chers ! »

Volume 17 – Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841.

« On se tromperait si on ne voyait dans *Henri d'Ofterdingen* que l'essor d'une imagination élevée et féconde ; cette œuvre nous offre encore l'expression la plus exquise et la plus chaste du culte de l'Allemagne pour la nature. »

Volume 18 – Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828.

« Novalis n'avait pas vingt-neuf ans lorsqu'il expira. Il eût réalisé de vastes espérances, s'il eût joui d'une plus longue vie. »

Volume 19 – Teodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911.

« C'est incontestablement cette tragédie de ses fiançailles avec Sophie von Kühn qui a allumé au cœur de Novalis l'ardent et lumineux génie poétique destiné depuis lors à ne plus s'éteindre... »

Volume 20 – Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844.

« Si jamais la Nature auguste et vénérée,
Eut un amant divin de sa beauté sacrée... »

SOMMAIRE des numéros 19 à 24

Février/mars 2009 – numéro 19 : « Novalis », par Miguel Egaña, 2009. Document biographique : Émile Spenlé, « Au château de Grüningen », 1904. Documents littéraires et témoignages : Henri Blaze de Bury, « Novalis », la *Revue de Paris*, avril 1842. « Tieck – Novalis – Solger », extrait de Robert Minder, *Un poète romantique allemand : Ludwig Tieck (1773-1853)*, Strasbourg, 1936. Louis Angé, « Novalis et Les Hymnes à la Nuit », 1922, traduction de l'Hymne IV. Novalis et l'initiation : Le Compagnon éternel. **NOVALIS 2008**, Réception de Novalis en France. Sommaire des numéros 13 à 18.

Avril/mai 2009 – numéro 20 : Document biographique : Caroline Just, « Sophie von Kühn », 1798. Documents littéraires et témoignages : Joseph Willm, extrait de *Histoire de la philosophie allemande depuis Kant jusqu'à Hegel*, tome III, Paris 1847. Georges Tournoux, « La langue de Novalis », 1920. Louis Angé, « Novalis et Les Hymnes à la Nuit », 1922, traduction de l'Hymne V. Novalis et l'initiation : Dimension initiatique de l'œuvre de Novalis. **NOVALIS 2008**, Réception de Novalis en France.

Juin/juillet 2009 – numéro 21 : Actualités de Novalis : « Benoît XVI, lecteur de Novalis », 2009. Document biographique : Friedrich von Hardenberg, *Eine Nachlese aus den Quellen des Familienarchivs*, 1883. Documents littéraires et témoignages : Joseph Willm, extrait de *Histoire de la philosophie allemande depuis Kant jusqu'à Hegel* (suite et fin), tome III, Paris 1847. Louis Angé, « Novalis et Les Hymnes à la Nuit », 1922, traduction de l'hymne V. Novalis et l'initiation : Christosophie, *Chant religieux*, l'hymne VII. **NOVALIS 2008**, Réception de Novalis en France.

Août/septembre 2009 – numéro 22 : Document biographique : Armel Guerne, « Vous dirai-je l'enfant... », 1975. Documents littéraires et témoignages : « Le sens végétal de Novalis », *L'Art moderne*, 6 décembre 1896. Louis Angé, « Novalis et Les Hymnes à la Nuit », 1922, traduction de l'hymne V (fin). Louis de Ronchaud, « À Novalis » (première partie), extrait des *Heures*, Paris, 1844. Novalis et l'initiation : La Loge Novalis. **NOVALIS 2008**, Réception de Novalis en France.

Octobre/novembre 2009 – numéro 23 : Document biographique : *Heinrich von Aferdingen*. Un roman de Novalis, *Poètes du romantisme allemand*, Paris, 1976. Documents littéraires et témoignages : Eugène Hallberg, extrait de *l'Histoire des littératures étrangères*, Alphonse Lemerre, Paris, 1879. Louis Angé, « Novalis et Les Hymnes à la Nuit », 1922, traduction de l'hymne VI (La divine mort). Louis de Ronchaud, « À Novalis » (suite), extrait des *Heures*, Paris, 1844. Novalis et l'initiation : VI – L'Ami divin. **NOVALIS 2008**, Réception de Novalis en France.

Décembre 2009/janvier 2010 – numéro 24 : Document biographique : Émile Spenlé, « Vers la fin de 1792... », *Novalis*, 1903. Documents littéraires et témoignages : Édouard Schuré, extrait de *Histoire du Lied*, Paris, 1868. Louis de Ronchaud, « À Novalis » (suite et fin), extrait des *Heures*, Paris, 1844. Novalis et l'initiation : *Ce que nous attendons de l'œuvre de Novalis*. **NOVALIS 2008**, Réception de Novalis en France.

SOMMAIRE

Document biographique

21 juillet 1799.

Documents littéraires et témoignages

Fragments de Novalis écrits en français (1798).

Geneviève Bianquis, CR de *La doctrine de l'Athenaeum* (1798-1800)
d'Alfred Schlagdenhauffen, *Revue critique d'histoire et de littérature*,
1935.

Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie »,
extraits, 1907.

Henri Peyre, « les sources du pessimisme de Thomson », *Revue anglo-
américaine*, 1924.

Novalis et l'initiation

Transfiguration, par Jean Moncelon.

NOVALIS 2008

Réception de Novalis en France

Nouveau catalogue 2008-10.

Sommaire des numéros 19 à 24 (année 2009).



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.fr>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés

2006-2010